8 décembre 1992 N° 33

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

L'enfant dans la crèche est la vérité..... 1
Échanges de regards entre les enfants et la Mère de Dieu..... 3
"Les mains ouvertes devant Toi" : Hervé (1972-1981)..... 7
Un document historique..... 9
Des nouvelles d'Anne..... 10
Le coin des livres..... 12

L'enfant dans la crèche est la vérité

Entretien du Cardinal Lustiger diffusé sur Radio Notre-Dame *le 18 décembre 1991 et publié dans le Bulletin* Paris Notre-Dame *n° 403.*

La vérité s'offre à nos yeux : « Le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité », comme le dit saint Jean (1, 14), si nous regardons à la lumière de la foi l'Enfant dans la crèche.

Ainsi font Marie et Joseph, les bergers, les rois mages.

Le miroir véridique de l'homme

Quelle vérité ? D'abord celle de notre existence.

Vous vous êtes demandé un jour ou l'autre : « Qui suis-je ? A quoi sert ma vie ? ». D'autres se regardent dans la glace ; les grimaces ou les sourires que l'on se fait à soi-même ne suffisent pas pour se trouver...

Car il n'y a qu'un seul miroir véridique où nous pouvons découvrir qui nous sommes. Ce miroir, c'est ce petit Enfant. En regardant Jésus, sauveur du monde, nous voyons à quel achèvement nous sommes appelés, nous découvrons le dessein de Dieu sur nous. La beauté de l'être humain resplendit à notre regard et donc la beauté de chacun de nous, le mystère de notre propre vie, réalisé dans le don que Dieu nous fait de cet Enfant né pour nous.

Oui, cet Enfant révèle la vérité de l'homme. L'homme est fait pour la vie et l'amour parce que Dieu nous donne la vie par amour. L'homme est fait pour Dieu parce que Dieu en nous créant, se donne à nous pour nous combler de sa plénitude. L'homme est fait pour le

pardon et la communion, c'est-à-dire la joie d'être en relation avec ses frères puisque cet Enfant, notre frère, par son sacrifice, enlève le péché du monde et réconcilie tous les hommes (cf. Jn 1, 29).

Bref, c'est en regardant le Fils de Dieu fait homme, le Verbe de Dieu fait chair, que nous pourrons, en recevant la vérité de Dieu, découvrir la vérité de l'homme, la vérité de chacune de nos vies.

Le sourire de Dieu dans l'histoire

Quelle vérité ? Celle de l'histoire humaine.

Devant la crèche, rappelez-vous les deux généalogies de Jésus selon saint Matthieu et saint Luc. La première (Mt 1, 1-17), « Livre des origines de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham » déroule l'histoire d'Israël ; et la seconde (Lc 3, 23-38) remonte l'histoire de l'humanité jusqu'au fils d'Adam, fils de Dieu.

Ce petit Enfant n'est pas seulement l'héritier d'une tradition, en la singularité d'une lignée. L'histoire humaine, depuis ses origines en la nuit des commencements, se concentre en ce point du temps lorsque Marie met au monde son enfant par qui est annoncé l'achèvement de l'humanité au dernier jour. Le visage de cet Enfant, si semblable en sa fragilité à n'importe quel petit d'homme, révèle la gloire qui illuminera aussi notre visage. Alors nous verrons Dieu face à face dans l'accomplissement de toute l'humanité enfin rassemblée en son Christ.

Quelle splendeur, en cette nuit de Noël, d'accueillir la vérité de l'histoire humaine ! Nous ne pourrons pas boucher nos oreilles au cri tragique de la souffrance des hommes, des guerres et des famines. Mais, avec cet Enfant nous est donné le sourire de Dieu. Oui, nous en recevons l'espérance : notre histoire n'est ni vaine ni absurde ; elle est conduite par l'amour de Dieu.

A qui contemple cet Enfant déposé dans la crèche à Bethléem, tandis que la nuit des cieux s'illumine et que les anges clament la gloire de Dieu, la création entière apparaît dans sa vérité. D'où vient-elle ? De l'amour de Dieu. Pourquoi existe-t-elle ? Pour devenir notre demeure où nous lirons la splendeur de la divinité : « Les cieux proclament la gloire de Dieu » (Ps 19, 2).

Oui, la beauté de Dieu, la bonté du monde nous est donnée pour que nous y reconnaissions le dessein bienveillant de Dieu : « Et Dieu vit que cela était bon » (Gn 1,10).

Le nouveau-né dans la mangeoire

Quelle vérité ? Celle du pardon. Elle nous est révélée dans cet Enfant et nous confond en adoration et en action de grâce.

Saint Luc, en effet, précise que le nouveau-né a été déposé dans une "mangeoire"

– donc livré d'avance en nourriture pour les hommes – faute de place dans la "salle d'hôtes" (2, 7), terme qui désignera plus tard (22, 11) la salle du sacrifice eucharistique, de la dernière Cène. Dans l'événement de la Nativité apparaît déjà le mystère de la Croix.

Saint Matthieu le dit d'une autre manière, en nous présentant l'Enfant Jésus menacé de mort par Hérode. Car les mages l'ont averti de la naissance du "roi des juifs" (2, 2), mots par lesquels Pilate appellera le Crucifié (27, 11). Bien plus que l'image d'un destin tragique, nous est offerte l'espérance d'un pardon qui enlève tous les péchés du monde. Cet Enfant, rescapé du massacre des Innocents, nous ouvre les portes de la Vie.

Vérité plus forte que nos mensonges. Vérité qui est lumière et qui fait la lumière dans nos ténèbres. Vérité de Dieu qui est miséricorde et non impitoyable jugement. Souvent, nous, lorsque nous prétendons faire la vérité, nous la faisons avec la cruauté inhumaine du scalpel, en mutilant, en détruisant, alors que Dieu, lui, fait la vérité en nous refaçonnant, en nous recréant.

Soyons éblouis et rassasiés de joie. Soyons habités par le désir ardent que soit communiquée à tous nos frères la splendeur du mystère de Dieu : vérité de l'homme, celle du Fils "plein de grâce et de vérité".

+ Jean-Marie, Cardinal Lustiger

Le 17 janvier 1871 à Pontmain

Échanges de regards entre les enfants et la Mère de Dieu

par le Père André Caplet

Le 17 janvier 1871, en pleine guerre franco-allemande, le ciel s'ouvre à Pontmain, un petit village mayennais, pour trois heures de vision céleste et seuls les enfants verront, sept enfants dont quatre en âge scolaire.

Ce sera un véritable jeu de regards des adultes sur les enfants, des enfants vers l'Apparition, de l'Apparition vers les enfants et au-delà sur le monde et jusqu'à nous, si nous le voulons. Bien vite, les parents, les religieuses et tous les gens valides du village ont compris qu'ils ne verraient rien. « S'il n'y a que les enfants à voir, dit le Père Curé, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous. » Le regard des adultes est donc tout concentré vers les jeunes. On a dit qu'à Pontmain les parents avaient appris à écouter leurs enfants, mais c'est aussi en les regardant, avec une surprise jamais comblée, au cours de ces heures de grâce, qu'ils ont été les témoins de la mystérieuse présence.

Quant aux enfants, ils ont tout bonnement un regard d'enfants. Ils se reprocheront, le lendemain, d'avoir peu prié, tellement ils étaient captivés par ce qui se passait devant eux et

tellement ils étaient fiers d'apprendre de belles choses à ces adultes qui ne voyaient rien mais qui voyaient par eux.

Tout commence par deux regards qui se rencontrent

Le village, ce soir-là, est plongé dans la nuit, la triste nuit de l'hiver et de la neige, la nuit plus triste encore de l'absence : trente-huit jeunes hommes sont mobilisés dont on est sans nouvelles et l'on peut tout craindre de cette guerre maintenant toute proche. Cependant, la vie continue : chez les Barbedette, petits fermiers du bourg, deux garçons, Eugène et Joseph, travaillent avec leur père dans la grange, à piler des ajoncs, plantes piquantes qu'on utilisait à ce moment-là comme complément d'alimentation pour les chevaux.

Et voilà qu'Eugène abandonne momentanément les ajoncs pour scruter le ciel. Qu'y cherche-t-il ce soir-là ? Probablement ce que le village a appelé "les signes du temps". Le 11 janvier, en effet, on avait vu une aurore boréale et on pouvait espérer la revoir. Mais sans doute, aussi, en bon petit rural, Eugène a-t-il une âme poétique et il ne peut rester insensible à l'admirable spectacle de la nuit étoilée, spectacle qui n'est pas si courant, dans ce pays de brumes et de nuages. Il est donc là, face au ciel d'hiver, et son regard rencontre, un autre regard, le regard d'une belle dame, à la robe semée d'étoiles.

Il semble qu'Eugène a d'abord eu très peur : il se serait demandé si cette vision n'était pas l'annonce de la mort de son frère qui était à la guerre. Quoi qu'il en soit, il est captivé et rassuré parce que cet incroyable regard est un regard souriant. Son frère écrira plus tard : « Heureux, doucement ému, il continua de la regarder en silence. » Lorsque Jeannette Détais, la visiteuse, sort de la grange, il lui dit avec une prudence toute paysanne : « Regardez donc. Y a d'qué beau sur la maison d'Augustin Guidecoq. » Il ne parle pas du regard, ni de la personne, mais seulement d'une "belle chose". La beauté illuminera ainsi le cœur des enfants toute la soirée. Mais Eugène a été touché jusqu'au fond du cœur. Dans la vie, il se révélera un grand sentimental. Devenu prêtre, il ne pourra parler de l'Apparition sans pleurer et, chaque 17 janvier, il s'enfermera dans son presbytère pour méditer, dans le silence, le moment bienheureux qu'il a vécu. C'est sans doute un tout autre regard que celui de son frère Joseph, un bon petit diable, souvent insupportable, qui, lui, danse et crie sa joie au risque d'éveiller l'attention du village et de s'attirer de sévères remontrances.

Les adultes ont aussi leurs regards

Les premiers regards du père et de la mère Barbedette vers le ciel sont des regards interrogatifs et sceptiques, complétés de regards sévères sur les enfants qui se font tancer : « Vous êtes des petits "menteux" et des petits visionnaires », dit la maman et Joseph s'étonnera plus tard de la dureté du ton de sa mère, auquel il n'était pas habitué. Il faut à regret s'éloigner de la grange et l'on s'éloigne à reculons, le regard fixé là-

haut.

Mais peu à peu, les adultes comprennent que c'est par leurs enfants qu'une présence leur sera révélée et que de grands messages leur parviendront.

Dans le corps, c'est le visage, avant tout, qui exprime notre âme : avec la parole, il traduit les sentiments. Et notre visage, ce sont évidemment nos traits, mais c'est le regard qui leur donne vie, sens, expression. Pour nous donc, le 17 janvier 1871 à Pontmain, entre la Terre et le Ciel, entre les adultes et les enfants, ce sont des visages qui échangent leurs sourires ou leurs tristesses, leurs inquiétudes ou leurs joies, mais avec la capacité inouïe d'établir à distance une communion par le regard, et ce sont les enfants qui sont les intermédiaires entre le ciel et la terre.

« Elle m'a ri et je lui ai ri »

C'est la confidence du petit Eugène Friteau, un enfant malade de 6 ans et demi, amené par sa grand-mère. Il rejoint le témoignage d'un garçon encore plus jeune, Auguste Avice : « Elle me regarde et elle rit. » Ces confidences exprimées avec l'émouvante maladresse des petits campagnards, qui ne savent pas distinguer rire et sourire, nous introduisent dans un ensemble de communications intimes, à travers le silence total de l'Apparition. Sans doute ce silence est-il peuplé de signes : un ovale de gloire – une inscription que les enfants épellent, lettre par lettre, un crucifix rouge et une danse des étoiles, – mais il est habité, de la part de Marie, d'une manière moins solennelle et plus humaine, par un ensemble d'attitudes, de sourires, de manifestations de tendresse qui créent le plus étonnant des langages entre l'au-delà et le village qui s'est ouvert, ce soir-là, à une dimension nouvelle et inattendue.

La grandeur de la nuit étoilée et l'ouverture vers le Monde d'après le monde auraient sans doute rendu toute parole inadaptée. Mais on aurait pu s'attendre à une figuration aussi distante que radieuse, distante de toute la beauté du monde nocturne et de toute la grandeur de la vie éternelle rendue présente, alors que les trois heures de la visite céleste sont remplies de regards, d'expressions de visage, qu'il faut décrire et, si possible, comprendre dans leur suprême familiarité.

Les regards de Marie

Le regard de Marie va du sourire exaltant qui fait sauter de joie les enfants : « V'là qué rit ! », jusqu'à la tristesse inconsolable de la mère qui a perdu son fils. Notons simplement quelques témoignages.

Premiers regards : « Elle regardait l'enfant et souriait... »

Pendant que la mère allait chercher ses lunettes pour apercevoir quelque chose, la belle dame « riait bin pu » (bien plus).

Lorsque les gens se mettent à bavarder, à discuter entre eux : « V'là qu'elle tombe

en humilité » (c'est-à-dire dans la tristesse).

Lorsqu'on chante : « Mère de l'espérance, dont le nom est si doux », la Vierge agite les doigts en souriant, comme une personne qui touche un piano, lentement et délicatement. Plus tard, Joseph décrira la joie et les battements des mains des enfants. « Notre joie, dira-t-il, gagnait les assistants. Avec nous ils pleuraient d'émotion. "Oh, qu'elle est belle !" » Et Eugène ajoutera : « Vous dire ce que Marie est belle quand elle sourit, c'est impossible. »

Mais un chant évoque le péché et un crucifix sanglant apparaît. Alors « la figure des enfants prit une expression de tristesse profonde. C'était un reflet de la vision... La tristesse dépassait tout ce qu'on peut imaginer. »

Lorsque la présentation dramatique s'efface, des croix lumineuses apparaissent. Le sourire renaît, mais avec une certaine gravité : « Il y avait dans ce sourire, note Joseph, comme un souvenir de sa grande tristesse, quelque chose de plus grave que précédemment. »

La vision céleste va se terminer, un voile blanc monte lentement et Eugène remarque : « A mesure que le voile monte, le sourire apparaît de plus en plus gracieux. » Et nous pouvons traduire : la douleur de la Passion débouche lentement dans la joie retrouvée de la Résurrection.

Le plus humain des regards

On retrouve dans le regard et le sourire de Marie toutes les nuances du visage humain : la tendresse, la joie, la tristesse, le reproche, l'enthousiasme. Et tout cela est personnalisé. Marie ne regarde pas dans le vague : chaque enfant se sent aimé pour lui-même. Même un bébé sur les bras de sa tante, la petite Boittin, s'y retrouve, avec ses 25 mois. C'est une présence : la présence d'un cœur attentif.

Le regard des ressuscités

Éblouissante constatation : cette exquise familiarité, cette présence de maman, elles se situent dans le monde inexploré de l'au-delà, qui presque toujours nous apparaît inquiétant et obscur. Cette femme, c'est une ressuscitée. Elle est située dans une distance qui rend plus émouvante sa proximité : la distance du cosmos à la terre. Sa couronne est la plus simple qu'on puisse imaginer, mais elle en fait une reine. Il arrive un moment même où ses dimensions humaines s'agrandissent, en même temps que son visage se transfigure, où sa robe est envahie par les étoiles. Oui, c'est bien, devant nous, l'humanité mais une humanité nouvelle, une humanité toute imprégnée de la gloire de Dieu. C'est ainsi que nous serons plus tard, c'est ainsi que vivent, dans leur vie nouvelle, nos aimés en paradis.

Apprendre à regarder

Image de celui de Dieu, notre regard, comme le sien, a un pouvoir de vie. Pensons au merveilleux échange de regards entre le tout-petit et ses parents. S'il en a été privé, l'enfant ne pourra qu'en rester blessé dans la profondeur de son être. Les échanges de regards continueront à travers l'existence à produire leurs effets bienfaisants ou hélas malfaisants, car nous sommes capables des regards les plus destructeurs et Sartre n'a pas tout à fait tort, hélas, d'accuser le regard d'anéantir l'autre. L'univers des esprits est un univers de regards.

Mais le 18 janvier, au réveil, les habitants de Pontmain ont eu la même réaction : « Ce que nous avons bien dormi ! » Les heures passées sous le regard de Marie à travers le regard des enfants leur avaient apporté une immense confiance. Cette confiance s'épanouira les jours suivants dans trois grands signes : la délivrance de Laval, l'armistice, le retour de tous les soldats du village. A notre tour d'apprendre à regarder les enfants et à nous laisser regarder par eux. Ils n'auront pas à nous révéler un événement de l'au-delà, mais leur regard peut nous apporter, si nous le voulons, un message de ce que Claudel appelle, « l'éternelle innocence de Dieu », qu'il avait découverte à Notre-Dame de Paris, dans une nuit de Noël.

Père André Caplet

Enfants témoins de Dieu

"Les mains ouvertes devant Toi" : Hervé (1972-1981)

Hervé est né un 21 mars, comme un premier bourgeon de printemps, dans cette lumière d'aube qui précède l'annonce de l'Ange à Marie.

Sa famille est chrétienne, profondément. L'enfant est éduqué dans une foi simple et solide. Chaque soir, on fait la prière, tous ensemble, et l'on confie au Seigneur toutes les intentions des uns et des autres, spécialement celles des malades et celles de tous les habitants de la commune, dont le père d'Hervé est le maire.

A 6 ans, Hervé sent monter dans son cœur un grand désir : il veut être enfant de chœur. Il en fait la demande, son vœu est exaucé.

Hervé est un enfant heureux, qu'habite la joie de vivre.

Mais, voici que l'année suivante, c'est la visite de la Croix : une tumeur du cervelet, dont l'ablation entraîne une paralysie. Le petit malade doit rester de longs mois à l'hôpital. Son existence sera dès lors un enchaînement de rémissions et de rechutes de plus en plus graves, mais aussi une ascension spirituelle ininterrompue dans l'amour. Le 5 avril 1980, au cours de la vigile pascale, Hervé fait sa première communion : c'est

une joie immense.

Hervé était d'un naturel turbulent et passionné, jusqu'à l'impatience et même la colère. Saisi par la grâce, il ne se plaindra plus jamais, et deviendra toute offrande.

Ce n'est pas pour rien qu'il se tourne chaque jour vers la Mère de Dieu :

Vierge Marie,
Toi qui as toujours dit Oui,
Aide-moi à dire oui,
Moi aussi.

C'est à sa demande que l'aumônier vient, un jour, célébrer la messe dans sa chambre d'hôpital et que l'on chantera le cantique *Les mains ouvertes devant Toi !*

Mais sans jamais céder à la tristesse, et dans le souci constant des jeunes malades qui l'entourent :

Des enfants pleurent, ils sont tristes
Parce qu'ils n'ont pas leurs parents.
Moi, j'ai la joie de vivre
Parce que mes parents sont avec moi.
Merci, Seigneur !

Que ceux qui sont dans la joie
Pensent à ceux qui sont dans la peine.
Que ceux qui sont dans la souffrance
N'oublient pas ceux qui sont dans la peine.

Au temps de ses impatiences, il ne manquait pas d'en demander pardon. Par la suite, c'est un très simple et très pur "Je vous aime", qui reviendra sans cesse sur ses lèvres.

Un lien de particulière tendresse l'unit à Notre-Dame de Lourdes. Peu de temps avant sa mort, il demandera que lui soit accordée la grâce d'un nouveau pèlerinage à la grotte. Et lorsqu'on lui demande la raison de ce désir, il précise sans hésiter : « Pour remercier la Sainte Vierge ».

En ce début de l'été 1981, Jean-Paul II se trouve à la clinique Gemelli, à la suite de l'attentat qui a failli lui coûter la vie. Hervé est heureux d'offrir ses propres souffrances à l'intention du Pape.

Hervé aime la vie, ses parents, ses amis. Mais un autre appel se fait entendre :

Je n'peux pas rester,
J'ai rendez-vous
Avec l'Amour...

C'est revêtu de son aube qu'en la fête du saint Curé d'Ars, Hervé nous quittera, appelé par son Seigneur.

Et le curé de sa paroisse, en son homélie, reprendra tout le sens de cette ultime

offrande :

« “Les mains ouvertes”..., c’est ce qu’Hervé a vécu un peu plus tôt que ses camarades, dès qu’il a pu communier. Les circonstances de sa maladie, opérations, plusieurs séjours en hôpitaux, traitements et examens supportés sans se plaindre, tout cela lui avait procuré une espèce de maturité, y compris au plan de la foi...

“Les mains ouvertes...”, c’était aussi pour imiter la Vierge Marie dont l’image ne l’a jamais quitté dans ses différents déplacements... Le pèlerinage, qu’il attendait et auquel il se préparait, est devenu, nous l’espérons, la rencontre définitive avec le Christ et sa Mère. »

Un document historique

Cette homélie que Pie X adressait, le 14 avril 1912, à un groupe de premiers communiants français, nous montre l’importance que ce saint Pape attachait à la communion des enfants, qu’il souhaitait non seulement précoce, mais même quotidienne.

Homélie de saint Pie X aux premiers communiants français

Celui qui s’est uni à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie trouve dans la vertu de ce sacrement toute perfection et toute sainteté. Il y puise la force pour s’élever au-dessus de lui-même, aspirer à la félicité éternelle et mépriser les faux biens de ce monde, comme impuissants à satisfaire ses désirs. Semblable au char du prophète Élie, elle l’entraîne loin d’ici-bas et, pendant qu’il vit encore sur la terre, elle le transforme en habitant du ciel, jouissant d’une paix et d’une félicité qu’aucune langue ne saurait expliquer...

Chers enfants, je me plais à vous saluer comme des anges, que dis-je, comme leurs rivaux qui les surpassent en félicité par ce privilège de la sainte Communion qui vous a unis intimement à Notre-Seigneur dans la participation de son corps et de son sang adorables, de sa nature divine et de ses perfections infinies...

Ces bienfaits de Dieu, vous les avez goûtés avant d’en avoir la pleine et entière connaissance parce que les saintes affections du cœur attendent encore à votre âge le parfait développement de l’intelligence. Aussi je vous recommande tout d’abord la résolution et la promesse solennelle de fréquenter encore longtemps le catéchisme. C’est là, en vous perfectionnant avec diligence et avec amour de la doctrine chrétienne, que vous apprendrez que la divine Eucharistie est le centre de la foi, le but final de toute autre dévotion, la source de tout bien, la consommation de tous les autres sacrements, le résumé des divins mystères, le fleuve de toutes les grâces, le baume de toutes les douleurs, le pain de la vie, le viatique qui nous fortifie pour le voyage vers l’éternité, le gage et la jouissance anticipée du bonheur éternel.

Chers premiers communiants, vous avez reçu Notre-Seigneur pour la première fois,

mais ce n'est pas assez. Chaque jour nous demandons à Dieu le pain qui doit soutenir la vie de notre corps ; ainsi avons-nous besoin du pain qui donne la vie à notre âme. La seconde recommandation que je vous adresse sera donc de vous approcher fréquemment, si vous ne le pouvez tous les jours, de la Table eucharistique pour vous unir à notre Sauveur.

Vous lui ferez encore de fréquentes visites dans la solitude et le silence de son tabernacle d'où vous l'entendrez qui vous adresse cette invitation pleine d'amour : « Venez à moi, vous tous qui avez faim et je vous rassasierai ; vous tous qui êtes chargés et opprimés et je vous donnerai le soulagement, la paix et la consolation » (Mt 5, 6 et 11, 28-30). Votre seul exemple gagnera vos familles à la fréquentation de la sainte Eucharistie.

Des nouvelles d'Anne

• *Témoignage de Frère Jean-Dominique de la Communauté Saint-Jean* (lettre envoyée de Bucarest, le 16 août 1992) : « [...] Si notre Mission en Roumanie se poursuit favorablement, c'est que la petite Anne de Guigné nous avait déjà précédés. En effet, au cours d'une des premières visites que je fis à l'une des personnes nous aidant et nous soutenant le plus, je fus heureusement surpris de voir une photo d'Anne trôner en évidence dans la bibliothèque de notre ami, qui m'apprit que la vénérable Anne de Guigné l'avait guéri de maux de tête qui le faisaient beaucoup souffrir et l'handicapaient grandement.

J'ajoute qu'Anne nous aide beaucoup dans notre apostolat auprès des enfants. [...] S'il vous restait des photos d'Anne, je serais heureux d'en avoir quelques-unes ; cela m'aiderait à la faire connaître. [...]

Je voudrais également recommander à votre prière tous les enfants dont je m'occupe, surtout les enfants du quartier, à l'intention de qui j'ai organisé des petites séances. Ils sont venus nombreux, sont très attentifs, et je leur ai raconté l'histoire d'Anne à la première rencontre. Mais je ne sais si je pourrai redémarrer ces rencontres à la rentrée de septembre, faute de moyens et surtout de locaux.

Alors, si la Providence peut faire quelque chose... Croyez à ma prière fraternelle la plus sincère et la plus vive à toutes vos intentions, unies à la vôtre pour le succès de la cause d'Anne. Qu'elle permette à de nombreuses âmes de connaître le Seigneur et de s'approcher de Lui. »

• *Lettre de Madame Y. R., du 22 octobre 1992* : « C'est avec beaucoup de retard que je réponds à votre aimable lettre accompagnée de trois images d'Anne de Guigné que je vous avais demandées ; je vous en remercie de tout cœur.

Durant cet été, j'ai fait deux neuvaines pour la glorification d'Anne de Guigné et pour

obtenir par son intercession la réussite à deux examens auxquels je tenais beaucoup et que j'avais hélas ratés tous deux il y a quelques mois. Je suis donc très heureuse de vous apprendre que cette vénérable enfant m'a été d'un grand secours puisque j'ai été reçue à ces deux examens. La façon dont tout s'est déroulé, les diverses circonstances m'ont bien laissée convaincue que ce n'était qu'à elle que je devais cette réussite.

Je tenais donc à vous faire part de ces deux grâces et c'est la raison pour laquelle j'ai tardé à vous répondre puisque mon dernier résultat vient de me parvenir il y a quelques jours. Il est certain qu'Anne m'a été aussi d'un très grand secours dans la vie spirituelle et s'il est plus difficile dans ce domaine d'apporter un témoignage concret de son intercession et de son aide, il n'en demeure pas moins que les grâces accordées ont été nombreuses et salutaires. »

• *Lettre de Madame M. G.* : « J'ai entendu parler d'Anne par ma catéchiste, il y a bien longtemps ! Ma maman nous avait aussi raconté sa vie, à mes frères et sœurs et à moi. Anne, alors, était pour moi un modèle. Je me disais : "Ce qu'elle a fait à mon âge, pourquoi ne le ferais-je pas ?" Elle m'a beaucoup aidée à préparer ma première Communion. Puis, j'ai oublié Anne.

Et il y a quelques années, je l'ai retrouvée grâce au livre de Renée de Tryon-Montalembert. Quelle joie ce fut pour moi ! J'ai demandé pardon à Anne pour mon si long silence ! Et il m'a semblé qu' elle me répondait : "Moi, je ne t'avais pas oubliée !" Et je me suis remise à lui parler, à la prier ; je faisais alors le catéchisme dans la paroisse et tout naturellement j'ai fait connaître Anne aux enfants. Nous avons prié ensemble "la petite Anne", comme nous disions.

Et voilà qu'un gros nuage est venu sur notre famille. Notre fille, mariée et mère de plusieurs enfants, avait une aventure extra conjugale, voulait divorcer et faisait beaucoup souffrir son mari et ses enfants. Que pouvais-je faire, sinon prier ? Bien sûr, je suppliais Jésus et la Vierge Marie. Et il me vint à l'idée d'appeler Anne à notre secours. Je lui dis : "Toi qui es en Dieu, tout près de Jésus et de Marie, parle-leur à ma place. Je te confie ce foyer en détresse." Les mois passaient, les choses ne s'arrangeaient pas, empiraient plutôt. Notre gendre nous menaçait de suicide, les enfants rataient tout à l'école, notre fille était impossible et son travail s'en ressentait. Mon mari disait : "Mais qu'ils se séparent donc, ce n'est plus une vie !" Je lui répondais invariablement : "Gardons confiance, le Seigneur est puissant et Il nous aime !" Et je continuais à invoquer Anne. Et je répétais à notre gendre : "Garde confiance !" Et le miracle est venu assez brutalement. Notre fille a délaissé son amant, s'est expliquée avec son mari qui a tout pardonné. Et ils sont partis en vacances. De belles vacances en vérité ! J'avais dit à Anne : "Tu sais, si le foyer en question est sauvé, j'écrirai pour raconter les merveilles du Seigneur obtenues grâce à toi !" Et c'est ce que je fais aujourd'hui. Merci, Jésus ! Merci, Marie ! Merci, petite Anne ! »

Le coin des livres

• Pour les parents et les éducateurs, nous recommandons l'excellent petit livre de Christine Ponsard, *L'enfant et la prière*, éd. CLD, 149 p., 85 F. On y retrouve toute la compétence de l'auteur en matière d'éducation, et le fruit de ses nombreux échanges avec les familles. Très concret et fourmillant d'exemples pratiques, ce livre peut être un guide précieux pour faire grandir les enfants dans la foi.

• Pour les enfants de 7 à 9 ans, nous recommandons *Les paraboles du Curé d'Ars*, beau livre illustré, qui rapporte de belles et fortes paroles de Jean-Marie Vianney, aux éd. Fleurus, 79 F.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.